LE COMTE DU BOTDÉRU

Le vent est à la décadence; au premier rang des bonnes et vieilles choses qui ont dégénéré, citons la cuisine et la vénerie françaises.

On sait ce que l'anglomanie a fait, par d'odieux croisements, de l'art des Beauvillier et des Carême; grâce aux habits rouges et aux chiens anglais, la vénerie tourne à la parade du cirque et de l'hippodrome.

Regrets superflus! La noble science de la vénerie n'existera bientôt plus que dans nos souvenirs; raison de plus pour évoquer la mémoire d'un homme qui fut un grand chasseur devant Dieu.

M. le comte du Botdéru, géant armoricain, à la voix de stentor, franc, rude, hospitalier, et gentilhomme jusqu'au bout des ongles, ne vivait que pour la chasse. A vingt ans, il avait émigré pour rejoindre l'armée de Condé; dans les intervalles des combats, comme après le licenciement de son corps, il chassait; lorsqu'il eut obtenu sa radiation de la liste des émigrés, il reprit, en chassant, le chemin de la Bretagne; on raconte même qu'il rentra chez lui comme il en était sorti, la trompe autour du cou, le couteau de chasse au côté, et le fouet à la main.

Sa meute, savamment composée, éclipsait toutes les meutes de France; le grand-veneur, M. de Girardin, lui demandait des *lices* pour le chenil royal, et n'en obtenait pas toujours; M. du Botdéru a possédé, je crois, les derniers échantillons de cette race de grands griffons, si recherchés jadis pour la chasse du sanglier.

Son manoir de Kerdréau, restauré depuis sa mort par M. le comte de Fournas, n'est plus reconnaissable; du vivant du comte, le parc ressemblait à une jachère, les jardins n'existaient pas, les terrasses s'effondraient sous les pieds; le château ne contenait que le mobilier strictement nécessaire; les murs de la salle à manger disparaissaient sous une profusion de massacres de cerfs, de défenses de sangliers, de têtes de chevreuils, de loups et de renards, et toutes les chaises étaient recouvertes de peaux d'animaux forcés par le maître. Les chiens erraient librement dans les appartements, semant çà et là les ossements des vieux chevaux dont on les nourrissait. Le seul luxe de l'habitation consistait en vingt-quatre fusils montés en argent.

Le comte du Botdéru mangeait et buvait comme un ogre; son costume se composait d'une vieille peau de bique et de grosses bottes à éperons rouillés; sa voix puissante remplissait les grands bois qu'il fouillait sans relâche, couchant en forêt à la suite des grands loups, et reposant dans un fossé à demi-submergé comme dans son lit.

Mais c'était aux anniversaires de la Saint-Hubert qu'il fallait le contempler; ces jours-là, le banquet atteignait des proportions gigantesques. Une pièce de vin léger, connu à cette époque sous le nom de *muscadet*, était mise en perce dans un coin de la salle à manger; un pâté, qui faisait la charge de deux hommes, couvrait la moitié de la table; les volailles se servaient par moitiés, et les côtelettes par brochettes entières. Les trompes annonçaient les santés portées et répondues par les maîtres et les valets, joyeusement confondus, et, de temps en temps, M. du Botdéru, pour encourager ses convives et activer les libations, s'écriait d'une voix de tonnerre : Ecoute à *muscadet!*

Ce grand chasseur a vécu; sa voix n'éveille plus les échos des vieilles forêts druidiques, mais sa mémoire ne périra pas; le récit de ses prouesses se transmet de génération en génération, et des couplets assez gaillards, qui se chantent sur l'air de l'*Hallali* sur pied, assurent l'immortalité à son nom.

Je regrette que l'espace me manque pour entrer dans le détail de ses glorieux travaux; peut-être y reviendrai-je un jour.

René de Rovigo.